

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pinto de OLIVEIRA

Sentiment de culpabilité, conscience du péché.
Psychanalyse et théologie en mal de déchiffrer la
vérité de l'homme

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1987, tome 83, p. 161-171

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Sentiment de culpabilité, conscience du péché

*Psychanalyse et théologie
en mal de déchiffrer la vérité de l'homme*

Préalables à une démarche interdisciplinaire

Toute tentative de dialogue interdisciplinaire révèle le caractère grandement ésotérique de chacun des savoirs spécialisés dont se compose l'université — qui se dresse en fait comme une pluridiversité scientifique.

Ce cloisonnement ésotérique marque particulièrement le parterre des sciences humaines. Et plus que tout autre, d'une façon semblable mais dissymétrique, psychanalyse et théologie se donnent de droit et de fait comme des savoirs ésotériques. Elles relèvent de l'initiation à une expérience « sui generis », respectivement l'expérience de la pratique analytique et l'expérience de la vie de foi.

Certes la communication exotérique — avec les profanes — demeure possible. Mais elle reste partielle, problématique, toujours piégée. Elle impose réserve et modestie. Chaque partenaire devra avant tout s'efforcer de bien parler sa propre langue. Il tiendra fermement à la consistance de son propre système, sans céder aux facilités des rapprochements verbaux ou à la tentation d'aller piquer au chantier du voisin quelques belles pièces détachées. Le dialogue n'aura donc quelque chance de succès que s'il revêt l'allure d'une traduction de deux langues nettement distinguées, exprimant des formes de vie, d'expérience, de pensée acceptées comme pleinement différentes.

Plus radicalement, le rapprochement « sentiment de culpabilité » selon la psychanalyse, « conscience chrétienne du péché » en théologie, met en face un double projet de dire la vérité de l'homme ; de dire et de faire : d'instaurer la vérité de l'homme. Dévoiler à l'homme sa vérité, l'aider à avoir le courage

d'accepter la vérité et de vivre cette vérité. Le projet chrétien et le projet psychanalytique se rencontrent au cœur même de ce propos essentiel qui inspire leurs options et déterminent leurs méthodes.

Une telle rencontre serait-elle une concurrence, une rivalité, une antinomie ? Une cohabitation, un dialogue, une collaboration pourraient-ils être envisagés ? A quels prix et à quelles conditions ?

Je voudrais contribuer en théologien à mieux situer les problèmes, en les rattachant à la question essentielle, celle de la vérité de l'homme, qui est au centre de tout débat sur la culpabilité et le péché.

1. Culpabilité, péché et vérité de l'homme

J'illustrerai initialement mon propos en empruntant un exemple au patriarche de la psychanalyse.

Dans les dernières années du XIX^e siècle, S. Freud est déjà pleinement conscient d'avoir découvert non une quelconque théorie scientifique mais d'avoir trouvé la vérité. La vérité que l'homme cache, « occulte » dans la structuration et le dynamisme les plus profonds de son être.

Cette vérité le fondateur de la psychanalyse voudrait la communiquer. Il s'adresse à l'opinion publique, mais en visant spécialement les élites, surtout les médecins. Toutefois pour le public comme pour les patients, la vérité s'avère d'abord comme inacceptable. Elle se heurtera à l'opacité d'une censure infranchissable.

Pour dire en énigme cette situation paradoxale, Freud va demander au poète Virgile une épigraphe pour son livre *Interprétation des rêves* publié en 1900. La voici: « *Flectere, si nequeo superos, Acheronta movebo* » (*Enéide*, VII, 313). « Impossible de fléchir les dieux du ciel ? C'est l'enfer que j'irai soulever. » Avec une souveraine ironie, Freud fait siennes les paroles explosives de la déesse Junon, l'« auguste épouse de Jupiter » — désespérée de trouver un appui auprès de son divin mari ou des autres divinités d'en haut. Elle ira donc chercher la complicité des déesses de l'enfer pour déchaîner les passions, les jalousies et les violences meurtrières. Quelle force indomptable que cette connivence des profondeurs de l'enfer et des profondeurs de l'homme. Jusqu'ici la mythologie virgilienne. Voici maintenant le clin d'œil quelque peu provocant de Freud. Son livre est là, son œuvre est là, pour braver les rationalités bien pensantes et les savoirs établis. Il fera appel aux

profondeurs redoutées, en mettant en bonne place les pulsions abyssales généralement dissimulées ou refoulées.

Le projet freudien a quelque chose de la « généalogie de la morale » que Nietzsche s'ingénie à pratiquer en vue de dégonfler les systèmes métaphysiques et éthiques. L'un et l'autre fraternisent avec l'analyse marxiste qui s'efforce de mettre à nu les structures socio-économiques, dans le dessein de faire éclater la vérité de l'homme en société. On parle couramment de Marx, de Nietzsche et de Freud comme des « maîtres du soupçon ». C'est trop peu dire. Ils visent à secouer les haut placés, à faire fléchir le ciel ou les superstructures : « *flectere superos* » — pour faire jaillir la vérité du puits le plus profond, jusque-là délaissée par dédain sinon enfouie par ressentiment ou désespoir.

Ce projet de poursuite impitoyable de la vérité, de renversement des valeurs et de bouleversement des méthodes, ce serait rester à mi-chemin que de le comparer ou mesurer à la révolution « copernicienne » qu'Emmanuel Kant a voulu réaliser en éthique. Pour en trouver de pareil, il faut remonter à la démystification des sophistes intentée par Socrate ou à la condamnation totale de l'hypocrisie pharisienne dans le jugement rendu par Jésus.

Et nous voilà au cœur de notre thème. Au fondement de l'éthique, le trésor inestimable, le bien premier, la nécessaire et intolérable vérité de l'homme.

Face à la surenchère d'une justice superbe et surfaite, devant les élites religieuses et culturelles qui affichent la prétention d'être des justes, des pieux, des religieux — sinon des parfaits —, la prédication de Jésus met en avant l'homme pécheur, l'homme qui reconnaît et avoue son péché. L'homme qui se connaît, s'accepte, se proclame pécheur, qui n'ose pas regarder le ciel (cf. Lc 18, 13) — celui-là a le ciel de son côté, voire dans son cœur.

Nous sommes au sommet de l'Evangile que condense Luc 15: « *Pater, peccavi in Coelum et contra Te !* » « Père, j'ai péché envers le Ciel et contre Toi » (Lc 15, 18). Dans cette confession — qui n'étale pas la prétention de « fléchir le Ciel », mais qui ne cache pas non plus une démission face aux pressions, aux convenances, aux conventions, aux normes sociales — éclate l'aveu du cœur devant l'Absolu de la bonté et de l'amour. Dans cette confession du pécheur se dévoile la vérité de l'homme. La loyauté de l'aveu est le fruit et le reflet de l'innocence retrouvée, du don de la nouvelle naissance en Esprit et en vérité.

2. Vérités fondatrices

Compte tenu de tout ce que l'Evangile nous donne comme l'essentiel, de ce qu'il enseigne sur la paternité divine et la vocation filiale de l'homme — par le Christ et dans l'Esprit —, détachons quelques propositions fondatrices d'une éthique chrétienne, à partir de la vérité de l'homme pécheur en train et en mal de conversion-réconciliation :

— Tout d'abord, il n'y a de connaissance véritable du péché sinon **dans** et **par** la conversion.

Celle-ci est l'expérience fondatrice permettant de saisir la réalité du péché comme de l'intérieur, dans sa vérité profonde, comme le mal humain, le mal que l'homme cause à l'homme en tant qu'il est libre projet d'amour, librement voulu et aimé par l'Amour créateur.

— Cette connaissance du péché coïncide en effet avec la reconnaissance de l'homme dans son être et sa condition véritables.

Dans le langage biblique, cette vérité de l'homme s'exprime en termes de l'homme-pécheur-appelé-au-salut. Ce qui s'entend de tout homme et de tout l'homme, de l'homme individu et de l'homme en société, de l'homme présent et de l'homme héritier, solidaire de tout le passé de l'humanité depuis les origines. L'humanité en entier plonge dans la réalité du péché et du salut. Elle se cache et cache son péché dans la peur de la Vérité créatrice et salvatrice. Elle se retrouve, elle se réconcilie dans l'aveu de son péché et dans la reconnaissance de la Vérité divine, merveilleuse et redoutable.

— Cette compréhension biblique de l'homme situe sa responsabilité et ses fautes en référence d'abord à la prévenance et à la perfection de l'Amour créateur et sauveur, d'où dérivent : le sens, la compréhension, l'orientation de l'existence et de la destinée, ainsi que l'appel et l'exigence de bonté, de droiture et de communion.

— Cet Amour paternel (-maternel) est donc le principe et le fondement de la loi, de l'obligation, dont le sens premier et le contenu essentiel ne pourront s'exprimer qu'en terme d'amour. Celui-ci se répand dans le cœur comme un don, une pure gratuité, pour y devenir une énergie, une attirance du bien, un principe du redressement de la profondeur du plaisir-désir.

L'amour sera donc le commandement primordial et fondateur de tous les devoirs, de toutes les obligations personnelles, communautaires ou sociales. Toute éthique qui intime l'obligation sans le préalable de l'amour instaure

l'homme dans le conflit, dans la contradiction destructrice et déchirante de son être.

— En conséquence, toute culpabilité, toute forme de culpabilité éprouvée ou se manifestant en dehors d'une référence à l'amour et qui ne se traduit pas dans l'aveu d'un manque d'amour — une telle culpabilité n'a pas accédé au niveau évangélique du sens du péché.

Elle pourra se situer au seuil de cette compréhension de la vérité de l'homme que la Parole viendra dévoiler en allant à la rencontre de cet homme coupable, qui dans un état d'ambivalence se dérobe à la pleine lumière du Don et de sa responsabilité.

Le message évangélique le poussera au courage-humilité de s'accepter. De s'accepter pécheur. De s'accepter pécheur-appelé-au-salut.

Le courage de cet aveu est le prix de la vérité salvatrice.

3. Double instance de la morale et de la culpabilité

Ce message chrétien ne viendrait-il pas introduire sinon le conflit, du moins le dualisme, une certaine dichotomie au cœur de l'homme et au sein de la morale individuelle et sociale ?

Commençons par dresser un constat tout simple.

Avant le message le conflit est déjà là. Conflits et contradictions habitent et déchirent les cœurs, les sociétés comme autant de constantes humaines défiant la diversité des religions, des civilisations et des cultures.

Les messages, les exhortations et les doctrines viendront à la rencontre de cet homme ambivalent, conflictuel, en lui proposant les voies de la réconciliation et de l'accomplissement de soi. Ces voies éthiques revêtiront la double forme de l'obligation ou de l'idéal avec des résultats plus ou moins réussis en ce qui touche l'aggravation, le soulagement ou le dépassement des conflits. H. Bergson a accredité la doctrine des deux sources et des deux modalités de la morale : une morale de la contrainte sociale et une morale de l'appel personnel. La première est un tissu d'obligations tendant à constituer un système clos de lois et d'interdits par lequel chaque société cherche à affirmer son identité et à affermir sa cohésion. La morale de l'appel respendit dans la trajectoire des héros et des saints. Elle guide et éclaire de l'intérieur ceux qui émergent de la masse commune et exercent sur elle une attirance féconde et stimulante. Cette morale éminente se traduit moins dans des doctrines que sous la forme d'une énergie supérieure, d'une force libératrice

et créatrice du Bien, qui devient ainsi idéal séduisant et efficace par la beauté exemplaire des grandes personnalités qui le réalisent.

Cette typologie bipartite peut offrir un cadre pédagogique utile pour la description et l'analyse des mœurs et des situations.

Ainsi dans la ligne de notre propos, dans une première approche globale, on peut distinguer une double modalité générale de faute et de culpabilité :

— celle qui surgit, voire qui se débat aux prises avec les contraintes de la loi ;

— celle qui émerge comme la reconnaissance d'un manque ou d'un écart vis-à-vis d'un bien idéal mais impératif ; il devient impératif précisément parce qu'il est l'objet d'un amour lui-même intimement et efficacement exigeant.

Si l'on accepte ce cadre général, on dira : l'originalité foncière, radicale de la morale chrétienne ne consistera pas à opposer ces deux types de morale, de faute et de culpabilité, mais à les intégrer comme une double instance échelonnée :

— l'instance idéale d'une morale de sainteté, de perfection, se traduisant dans un réseau de vertus animées et unifiées par l'amour ;

— l'instance pratique des commandements, de l'obligation, de la loi, mise au service non seulement de l'harmonie sociale, mais primordialement de la qualité spirituelle des personnes et s'orientant en fin de compte vers la sainteté et l'amour.

Cette intégration de la loi, devenue non asservissante mais servante de l'amour et de la libération de l'homme, se présente au plan éthique comme l'application même de la loi de l'Incarnation qui est le principe constitutif du christianisme.

Etre chrétien c'est croire à l'Amour qui s'est fait chair et a établi sa tente parmi nous (cf. 1 Jn 3, 1 ; 4, 16 ; Jn 1, 14...).

La chair, toute la réalité humaine, toute la réalité de l'homme pécheur est assumée dans un processus ascensionnel de sanctification. Il commence par la mise en valeur de tout ce qui est humain, par le respect du corps, du psychisme, des rapports familiaux et sociaux.

Cette acceptation de l'homme et cette exigence de promotion de l'homme se traduiront dans la mise en place de tout un réseau pédagogique d'obligations et de vertus avec la conséquente indication des formes de péché et de culpabilité.

Tel sera en fait l'univers idéal et réel qui constitue la conscience chrétienne avec toutes ses richesses, sa dignité et ses fragilités.

4. La conscience, carrefour de l'amour et de la peur

Depuis le Nouveau Testament, nommément avec l'enseignement de l'apôtre Paul (cf. surtout 1 Co 8, 10), la « conscience » vient exprimer en éthique chrétienne ce que désignait le « cœur » dans les traditions les plus anciennes de la Bible. La conscience est le lieu de l'intimité, de la présence intentionnelle de l'homme à lui-même, la lueur d'une certaine auto-transparence au sein de beaucoup d'opacité et de pénombre. La conscience se manifeste surtout comme le siège de la décision, la source de l'action et de la relation la plus profonde avec autrui. Plus spécialement en sa qualité morale, elle s'affirme comme le principe de la perception et du discernement du bien et du mal, ici et maintenant pour moi.

C'est d'abord par cette propriété, comme sens et choix du bien, que la conscience devient lieu et capacité de rencontre avec Dieu, se dévoilant sous le visage de la valeur suprême, du Bien souverain, intime et transcendant, le plus digne d'amour et de respect. Ou au contraire, c'est dans la conscience qu'auront lieu la méconnaissance, le refus de Dieu, négligé ou repoussé comme dépourvu de sens, de pertinence, voire comme rival ou adversaire de l'idéal personnel d'accomplissement de soi.

Ces différents traits de la conscience relèvent d'une certaine analyse réflexive. Il y a un aspect qui semble s'affirmer avec plus de force et que l'on constate plus couramment : la conscience est l'instance de l'obligation, du devoir, qui se dresse comme une loi intérieure dont l'homme se voit législateur et sujet. Telle semble l'évidence morale majeure, du moins pour l'homme et la culture de l'Occident, et les doctrines éthiques les plus classiques dans la foulée de Kant s'en réclament comme du principe fondamental de leur élaboration.

Dans la mesure où elle demeure fidèle au message évangélique, l'éthique chrétienne devient beaucoup plus attentive à la richesse, à la complexité, aux vicissitudes personnelles, historiques, culturelles de la conscience. Tout d'abord la conscience est une lumière propre et le reflet d'autres consciences. Elle surgit comme une spontanéité vivante et se structure comme une construction. Et dans l'appréciation, le choix des matériaux de cette construction, il y a la convergence des facteurs de connaissance et des facteurs de désir, l'influence mutuelle des uns sur les autres étant le plus souvent difficilement discernable.

Ainsi d'une part la conscience est universellement humaine. Elle est pour l'essentiel la propriété de toute personne humaine. Mais d'autre part chaque conscience — dans ses réactions, dans sa lucidité, dans sa vivacité, dans

ses obscurités, dans ses lenteurs — traduit la qualité de la personne elle-même et renvoie à l'histoire intime de la formation de la personnalité.

Nous touchons ici à certaines données de la tradition chrétienne, peut-être moins connues, qu'il serait pourtant convenable de dégager dans leurs formulations propres, en vue de les confronter avec les données des psychologies des profondeurs. Il serait opportun de les analyser selon les méthodes plus affinées de ces disciplines scientifiques.

Je condense ces données de la tradition morale et spirituelle chrétienne dans les propositions suivantes :

— Tout d'abord, l'homme est responsable devant sa conscience mais il est également responsable de l'état et de la qualité de sa conscience. La conscience est inviolable mais perfectible, voire faillible et déformable. On ne peut jamais agir contre sa conscience, il faut s'appuyer sur la sincérité, mais en tâchant de l'éclairer, de l'élargir, de l'approfondir à la lumière toujours exigeante de l'idéal de bonté, de dépassement et du don de soi et en devenant attentif aux fragilités, aux déficiences dont notre histoire personnelle est le tissu ou le résultat.

— Dans le prolongement du message biblique, la tradition morale et spirituelle insiste avec force sur le risque grave et constant d'un obscurcissement, d'un aveuglement de la conscience ainsi que sur les dangers des mille et une illusions qui dévoient et déforment les jugements de la conscience. L'hypocrisie la plus redoutable est celle qui découle d'une espèce de sincérité construite, faite d'amalgames d'évidences, de raisonnements, de demi-vérités en connivence avec les désirs les plus profonds, c'est-à-dire inaperçus, non critiqués. La conscience risque ainsi de se développer et de se cristalliser comme le triste compromis de l'amour du bien et de l'amour (désordonné) de soi, comme le mélange stérilisant de la loyauté et de la tricherie.

— Tout ce que nous venons de dire regarde plus directement la conscience individuelle. Il s'applique d'une façon proportionnelle à la communion des consciences. La critique éthique des idéologies pourrait bénéficier aujourd'hui des dénonciations évangéliques (condensées par exemple dans Mt 23) stigmatisant les déformations des consciences dans toutes les castes et les catégories surtout religieuses.

D'un point de vue culturel, les processus de culpabilisation et de déculpabilisation, l'attachement acharné à une morale utilitaire allant de pair avec la tranquille violation des valeurs et des droits humains fondamentaux, voilà

quelques indices d'un problème fondamental en éthique. Nous le relevons ici sous l'angle de la réciprocité des influences s'exerçant en profondeur dans la vie sociale et marquant tout spécialement la genèse et le développement de la conscience morale chez les enfants, les adolescents et l'ensemble de la société.

5. Morale évangélique du péché et « univers morbide de la faute » et de la culpabilité

Il y a trois décennies un psychanalyste de la première génération freudienne, A. Hesnard, publiait deux ouvrages étroitement connexes qui ont beaucoup secoué les penseurs chrétiens.

Le premier de ces livres dénonçait « l'univers morbide de la faute » (en 1949). Le second proposait le projet d'une « morale sans péché » (en 1954). On trouvera facilement les échos des débats soulevés par ces ouvrages dans la plupart des revues chrétiennes, culturelles, philosophiques et théologiques de l'époque.

Des positions éthiques du Dr A. Hesnard, je retiens les critiques et les suggestions suivantes :

— Une morale authentique se caractérise par sa capacité de promouvoir des actions justes et ajustées, d'ouvrir l'homme à l'estime et au respect d'autrui. Elle sera une éthique de l'efficacité, de l'adaptation créatrice, relationnelle, exorcisant tout repliement de l'individu sur lui-même.

— Par contre la morale courante (à tort identifiée avec la morale chrétienne) cultive la conscience de la faute, en favorisant une intériorité paralysante parce que tournée vers soi-même. Elle s'attache aux pensées, aux sentiments surtout d'« impureté ». Elle se tourmente en conséquence avec les déchéances et les failles fantasmatiques qui n'ont porté de tort à personne sinon au pauvre pécheur imaginaire...

Pour l'essentiel le Dr A. Hesnard voit juste. Mais la morale qu'il critique n'est que le misérable sous-produit de la morale chrétienne du péché.

Dans la mesure où elle demeure fidèle à sa source évangélique, la morale chrétienne insistera sur la nécessité d'une synthèse vivante :

La libération de la conscience coïncide avec la réconciliation de l'homme avec lui-même, en même temps qu'avec la reconnaissance et le respect de l'autre — moi et autrui étant appréciés en référence au Bien absolu.

L'existence humaine s'inscrira ainsi dans ce rapport triangulaire :

- d'estime de sa propre dignité et d'acceptation de sa nudité pécheresse ;
- d'incorporation dans une communauté, elle-même faite de réconciliation et de pardon, pleinement consciente de la présence du péché et de la force créatrice de la grâce ;
- existence humaine et communauté ecclésiale étant guidées et animées par la foi en Dieu qui est sainteté et miséricorde, exigence et condescendance.

En effet ce qui est primordial du point de vue de la compréhension théologique du péché est la qualité du regard que le croyant porte sur Dieu. L'Évangile nous éclaire et nous aide à le voir, à l'adorer, à l'aimer comme un Absolu d'Amour qui se révèle par la surabondance de don et par l'extrême exigence d'une loi de sainteté.

Le sens théologique fondateur de tout sens éthique pour le chrétien, nous le retrouvons dans la référence continue de Jésus au « Père qui est aux cieux ». Dans la hauteur, dans la transcendance du ciel : la bonté tout aimable du Père.

6. Paternité : mystère et problème

Le message évangélique nous indissociablement : **connaissance vivante de Dieu et expérience** authentique de la paternité/filiation humaines.

Sans doute l'idée, la **notion abstraite** de « Père » est d'une grande utilité pour une connaissance **théorique** de Dieu et pour permettre l'élaboration sensée et articulée du discours théologique.

Mais pour accéder à une connaissance de vie, l'homme doit passer par la voie royale de l'expérience.

D'une façon plus ample, les expériences humaines fondamentales, universelles : la communauté familiale, l'union complémentaire du couple, l'entente fraternelle, la communion d'amitié — toutes ces expériences et d'autres semblables sont assumées et élevées dans la Bible en vue d'exprimer les réalités et les rapports d'alliance avec Dieu.

Mais au préalable ou d'emblée avec leur utilisation au sein de la foi, ces expériences sont assumées en elles-mêmes et pour elles-mêmes, elles sont valorisées, approfondies, redressées, perfectionnées dans leur domaine et leur consistance propres, au plan de la vie personnelle et sociale.

Encore une fois c'est la logique de l'Incarnation.

Dieu ne devient présent, ne devient connaissable, n'est connu comme partenaire d'amitié qu'à travers la promotion, l'élévation de l'homme, de tout ce qui est humain, tout spécialement de l'amour humain, de la communication et de l'éducation de la vie humaine dans l'amour.

Ainsi le péché sera défini d'emblée : comme un manque d'amour dans les rapports humains et dans les relations avec Dieu. Il est cassure dans la communion la plus réaliste, la plus tangible, la plus terre à terre et dans la Communion avec le Père qui est aux cieux.

La compréhension du péché éclairée par la Parole divine implique la conjonction de la transcendance et de l'immanence, de l'idéal et de la réalité. Elle équilibre et corrige l'une par l'autre, en empêchant d'une part les dérives imaginaires d'une hallucination religieuse individuelle ou collective; elle combat d'autre part l'aplatissement fusionnel des attirances pulsionnelles ou instinctuelles.

D'une chose le théologien, voire tout chrétien sont assurés : la compréhension évangélique du péché ne se laisse pas confondre ou réduire aux formes fantasmatiques ou morbides de la culpabilité. Le péché — dans la vision chrétienne — dépasse même la simple notion de faute et de culpabilité courante dans la société.

Par contre la modestie s'impose lorsque nous regardons les réalités en face. Nous avons parlé d'expériences humaines authentiques de paternité, de filiation, de fraternité, de communauté conjugale, familiale.

Comment les saisir, comment en décrire et analyser les lois, les mécanismes? Nous pouvons dire avec saint François d'Assise : nous voulons semer l'amour là où l'amour est absent. Mais par où et comment accéder aux nœuds des conflits, des angoisses diffuses ou oppressives, des agressivités meurtrières ou suicidaires, de tous les dysfonctionnements et déchirements des familles, des groupes, des générations, voire des peuples ?...

Péchés, culpabilités équivoques, morbides, tout se mélange, tout se confond dans cette humanité, que Dieu a aimée, nous le savons bien, d'un amour sans repentir.

Nous nous tournons vers les sciences humaines, notamment vers les psychologies des profondeurs : soyez les bienvenues si vous pouvez nous aider de vos lumières à voir plus clair cette humanité si merveilleuse et pourtant si vulnérable.

C.-J. Pinto de Oliveira, O.P.